

# L'OBSERVATEUR,

JOURNAL CRITIQUE.

J'observe tout; j'appuie le bon; je combats le mauvais, et je dis, en riant, à chacun la vérité.

VOL. II.

QUÉBEC, JEUDI 25 AOUT, 1859.

No. 19.

CONDITIONS DE CE JOURNAL :

## L'OBSERVATEUR

PARAIT

UNE FOIS PAR SEMAINE.

On s'abonne chez L. M. DARVEAU, au No. 26, rue D'Aiguillon, faubourg Saint-Jean, Québec.

L'abonnement est de cinq chelins par année, payables INVARIABLEMENT d'avance.

Nous prévenons nos abonnés et le public, que monsieur JOSEPH LAROCHE est autorisé à recevoir les sommes dues à cet établissement et d'en donner quittance.

METROPOLE ET COLONIE.

(Suite.)

II.

Il en fut ainsi dès que le pays eut changé de maître.

Ce qui, naguère, dans cette partie du Nouveau-Monde, appartenait à la France, était maintenant, la propriété de l'Angleterre sa rivale, qui, par ce moyen, devenait maîtresse de presque toute l'Amérique du Nord. La Nouvelle-Angleterre ne s'était pas encore soulevée au cri de l'indépendance, et personne n'osait prévoir la destinée fantastique des vastes régions soumises à la race anglo-saxonne. Les contrées qui forment aujourd'hui, les états les plus florissants de l'Union Américaine, peuplées par des hommes de cette origine, ne devaient, naturellement, inspirer aucune inquiétude à la métropole anglaise, puisque le langage, les mœurs et le culte étaient semblables dans les deux pays. Cependant, la croyance qu'elle pouvait opprimer comme des colons étrangers ceux qui lui étaient alliés par le sang, fut précisément ce qui fit perdre à l'Angleterre ses colonies anglo-saxonnes d'Amérique. On sait, comment, pour avoir voulu trop exiger de ses fils américains, elle fit surgir la guerre de l'indépendance.

La Nouvelle-Angleterre était libre, mais le Canada aussi vaste, aussi riche sous bien des rapports, restait colonie. L'Angleterre voulut le conserver à tout prix. Comme la population était toute d'origine française, on comprend aisément pourquoi elle établit le gouvernement

militaire, et voulut en quelque sorte se faire craindre : elle redoutait l'exemple de la république voisine. Aussi dès que l'émigration anglaise mit en contact les deux races, les Canadiens-Français apparurent-ils aux nouveaux venus, comme des sujets rebelles. Dès lors il s'éleva entre eux une barrière que ni le refus des Canadiens-Français de s'annexer aux Etats-Unis en 1775, ni la victoire de Chateauguay ne purent fermer, mais que l'âpre énergie de Du Galvet, la foudroyante éloquence de Papineau ne firent qu'élargir et que finalement ensanglanta la révolution de 1837.

Il sembla, alors, aux vainqueurs, que la sécurité publique n'était possible, en Canada, qu'au prix de l'extinction des enfants du sol. De là, l'union des Canadas qui, cependant, loin de faire disparaître l'élément français ne fit que le comprimer pour le faire agir avec l'énergie du désespoir.

Pourquoi donc ce meurtre d'une nationalité na-t-il pas réussi ?

Ah ! c'est qu'il est un maître plus puissant que ceux de Downing street ; un maître qui a aussi des secrets, des desseins, une volonté ; un maître qui veut que les peuples comme les familles ne soient véritablement forts que par les liens de l'amitié ; un maître qui veut qu'en Canada il n'y est plus, ni Français, ni Anglais, ni Écossais, ni Irlandais, mais seulement des Canadiens !

Quand on considère la position du pays, les diverses races qui l'habitent, les obstacles effrayants qui les divisent et les diviseront tant que les préjugés, de secte ou d'origine existeront, on désire comme un suprême bienfait que ces obstacles disparaissent. Et ils disparaîtront, malgré tous ceux qui sont intéressés à maintenir le *status quo* actuel.

Dans un troisième article nous suggérons quelques moyens qui, dans notre humble opinion devraient être adoptés pour atteindre ce but.

(A continuer.)

COLONISONS !

Un correspondant nous écrit :

"Je crois que vous ne devriez point prendre à parti ceux qui sont à la tête de l'entreprise du Chemin de fer du Nord bien que personne n'ait confiance en eux, mais vous devriez leur donner un 'fair trial', car il est évident que vous faites

plus de mal à l'entreprise avec le ridicule, que le 'Journal', le 'Canadien' et le 'Courrier' ne font de bien avec leur articles sérieux. Si après avoir tout fait pour lui permettre de réussir, le maire Langevin fait un fiasco, alors il sera encore temps d'employer le sarcasme et même la sévérité."

Nous en doutons.

Quant à nous, comme nous n'avons jamais été l'adversaire du Chemin de fer du Nord, mais de ceux qui ont constamment gaspillé l'argent destiné à cette entreprise, nous avons du prévenir nos lecteurs de ne pas compter seulement sur ce chemin pour subsister, mais de se tenir en garde contre les belles promesses de ceux qui les avaient toujours trompés. En émettant franchement notre opinion, nous forçons pour ainsi dire, ceux qui nous lisaient, à prendre des mesures pour ne pas être pris au dépourvu en cas que le chemin ne se fit pas. C'est encore ce que nous désirons. Que le chemin soit fait ou qu'il ne le soit pas, il faut que les citoyens, les ouvriers agissent comme s'il ne devait point être fait. Il faut que chacun prenne dès maintenant les mesures les plus avantageuses pour pouvoir être en état de faire face au rude hiver qui s'annonce. Or, voyant qu'il est inutile de démontrer à nos quelques capitalistes les profits considérables que retirait une société qui se chargerait d'ouvrir un chemin depuis Québec jusqu'aux bords du lac Saint-Jean ; il n'y a qu'un conseil à donner à ceux qui n'ont plus de pain et qui ne peuvent se procurer de l'ouvrage à Québec : C'EST D'ALLER, AU PLUS VITE, S'ÉTABLIR SUR DES TERRES. Nous leur conseillerons, de plus, de se réunir en nombre suffisant, afin de pouvoir s'entraider. Nous ne doutons point que si des individus isolés réussissent à se créer par ce moyen, malgré tous les obstacles, une existence enviable, des colons réunis pour la défense et la protection commune, deviendraient bientôt avec beaucoup moins de difficulté, des agriculteurs fortunés. Que les ouvriers déterminés à suivre cet avis, s'assemblent et prennent au plus vite, des mesures en conséquence.

On dit que monsieur Cauchon est maintenant à Toronto et qu'il va rentrer dans le ministère. On parle aussi de la résignation du beau Narcisse a qui succèdera le ministre Vankoughnet.